



Marie Gillain dans le Taxi de Jérôme Colin



Marie Gillain : Bonjour.

Jérôme : Bonjour.

Marie Gillain : Je vais au château du Lac de Genval, svp.

Jérôme : Très bien.

Marie Gillain : Merci bien. Ah j'ai des camarades !

Jérôme : C'est quoi ?

Marie Gillain : Je voyais John Malkovich. Il est bien votre taxi, dites donc.. Vous êtes cinéphile ?

Jérôme : Tout à fait ! Quelqu'un qui a du goût.

Marie Gillain : Oui, c'est ça. Oh lala.. Je vois.

Jérôme : Moi, je ne sais rien, donc.

Marie Gillain : Oui. Malkovich.

Jérôme : Vous avez travaillé avec lui.

Marie Gillain : Oui.



Travailler avec Malkovich c'est classe

Jérôme : C'est classe.

Marie Gillain : Oui, c'est assez classe. John Malkovich, metteur en scène. Ce qui n'est pas le même que John Malkovich acteur. C'est-à-dire qu'on pourrait imaginer... je pense que Vincent Elbaz et moi, quand on est arrivé sur ce projet, on se disait John Malkovich c'est un peu comme Al Pacino. Il va nous donner des trucs d'acteurs. On va boire du petit lait et en fait, il était... une espèce d'humilité de metteur en scène... des fois un peu limite, c'est-à-dire que pas beaucoup d'indications et très « la réponse est en toi ». D'accord John. Mais encore ? C'était beau parce qu'il faisait ressortir plein d'émotions en répétition mais quelques fois c'était un peu perturbant. La veille de la première... « Oui John, à ce moment-là ? ». « La réponse est en toi ».

Jérôme : Carrément. En même temps tomber sur quelqu'un qui fait autant confiance c'est chouette non ?

Marie Gillain : Oui, c'est ça. Il fait vraiment confiance aux acteurs qu'il choisit. Ce qui est à la fois génial et déroutant parce que ce n'est pas toujours évident quand tu as des familles d'acteurs... Vincent Elbaz et moi on était plutôt les jeunes chiens fous, on avait envie d'expérimenter plein de choses et puis, tu avais Pierre Vaneck qui était plutôt l'autoroute, avec un cadre très précis. Donc, tu avais un peu deux types de jeu et deux façons d'aborder...

Jérôme : Et c'est un texte difficile en plus.

Marie Gillain : Oui, c'était un texte difficile. Un texte que j'avais trouvé bouleversant, à la fois très drôle et...

Jérôme : Ça parlait de quoi ?

Marie Gillain : Alors, ça parlait de la rencontre, à la base, entre Freud et Dali. Donc, évidemment avec un personnage féminin qui au départ est juste une jeune femme qu'on voit sortir du placard, nue, donc qui est un peu une espèce de fantasme de Freud et en même temps, enfin cette fille arrive et on comprend qu'elle a été une des patientes de Freud qui souffrait d'hystérie et petit à petit, on rentre dans son personnage à elle et on se rend compte c'est la fille d'une femme qui a été sa patiente. Donc, elle a menti, ce n'est pas une des patientes de Freud mais c'était la fille de cette femme qu'il a psychanalysée et qui s'est suicidée, suite à un viol sexuel, un abus sexuel qu'elle avait subi quand elle était enfant et donc, en fait, mon rôle, c'était toutes les séances de psychanalyse de cette jeune femme qui revivait les séances de sa mère, qui revivait le viol qu'elle avait vécu. Donc, ce n'était très léger mon rôle.

Jérôme : Du lourd.

Marie Gillain : Mais dans une espèce de foutoir burlesque, Freud, Dali, Malkovich, avec le décor qui fondait et puis moi à poil au milieu, c'était drôle.

C'est facile de se mettre à poil au théâtre

Jérôme : C'est facile de se mettre à poil au théâtre ? Au cinéma, je peux encore comprendre mais...



Marie Gillain : Non ce n'était pas facile du tout et d'ailleurs je ne voulais pas me mettre à poil. Ma hantise, ce n'était pas que le spectateur me voie mais c'était que dans les coulisses on me voie à poil et que sur scène mes partenaires me voient à poil. Ça, je n'assumais pas trop. Donc, on a réussi, la costumière m'avait cousu une espèce de collant genre seconde peau totalement transparent, donc en fait c'est comme si j'étais totalement à poil sauf que moi comme je sentais une matière sur mon corps, j'avais l'impression d'être habillée. Et comme j'arrivais sous la flotte, j'étais encore doublement plus exposée mais ça me rassurait.

Jérôme : C'est compliqué, les actrices hein.. !

Marie Gillain : C'est pas compliqué les actrices, je crois que c'est compliqué de se foutre à poil devant quelqu'un, que tu sois acteur ou pas acteur. Je pense que... c'est peut-être pas le fait de se foutre à poil parce que... ça dépend du contexte. Se foutre à poil, ça fait ressortir les complexes aussi. Tu fais bon, je veux bien qu'on me voie de tel angle mais alors l'autre j'assume pas du tout. Donc, tu ne peux pas avancer sur scène en crabe, c'est pas possible.

Non, puis quelque part si, c'est quand même la nudité.

Jérôme : C'est un don de soi, bien sûr.

Marie Gillain : Quand même oui.

Jérôme : C'est ce qui nous reste.

Marie Gillain : C'est sûr.

Je ne vis pas dans le passé

Jérôme : Et quand on joue avec Malkovich, enfin quand on travaille avec Malkovich, on se dit là - j'ai touché quelque chose ? J'ai 15 ans, je suis excitée comme une puce. Quel beau métier je fais... ? Ou ça disparaît un peu avec le temps ?

Marie Gillain : Ça disparaît après, mais moi ce qui m'est surtout resté, il y a deux moments qui me sont restés, d'abord la première chose, c'est quand j'ai appris que Malkovich allait monter une pièce à Paris, puisqu'il ne l'avait jamais fait, ça m'a énormément excitée, et puis quand j'ai lu la pièce, ça m'a rarement fait ça, mais je crois qu'il y a eu vraiment une connexion très intime. Pourtant je n'ai pas été violée par mes parents quand j'étais petite mais ce thème m'a bouleversée. Il y a vraiment un passage dans la pièce qui me prenait là, je n'arrivais pas à le lire, ça me donnait envie de pleurer. Quand j'ai passé les... quand j'ai fait la lecture devant Malkovich et devant les producteurs de la pièce, il m'a fait lire plusieurs scènes et il y avait notamment cette scène où elle découvre... elle réalise qu'elle a été violée, et je n'arrivais pas à la lire, je pleurais et donc évidemment, j'ai essayé de ne pas pleurer, il fallait que je fasse cette lecture, donc j'ai dominé toutes les larmes qui montaient, j'ai réussi à aller au-delà de ces larmes et voilà, à tenir une émotion. Et j'ai compris que j'avais touché quelque chose d'assez intime et que c'est ça qui a fait que j'ai eu le rôle. Ensuite, quand on était en répétition, il y a eu un autre moment, donc ça je pense que c'est un des moments dans ma vie d'actrice où j'ai été le plus touchée, c'était pas « fière », mais j'ai été touchée que quelqu'un de cette qualité soit touché par mon travail, en fait. On répétait toujours cette scène et à un moment donné, ben voilà, j'ai touché l'instant que je cherchais depuis des semaines dans ma tête et puis, en fait, quand on est sorti de scène, Malkovich est arrivé et il avait pleuré. Il avait les larmes aux yeux. J'ai senti qu'il n'y avait rien à dire, donc voilà. Ce qui ne



veut pas dire qu'après, c'est un moment, ce sont des instants, tu peux les perdre. Tu cours après, ils ne reviennent pas, mais ces moments-là c'était... après ça part, je ne me réveille pas tous les matins avec...

Jérôme : Avec une photo de John.

Marie Gillain : C'est une bonne idée... Au réveil. C'est vrai...C'était sympa.

Jérôme : Une armoire aux bons souvenirs.

Marie Gillain : Une armoire aux bons souvenirs, c'est pas mal ça.

Jérôme : On oublie trop souvent que des fois... parce qu'on a toujours l'impression de galérer dans la vie mais on oublie souvent qu'il y a des bons moments, donc c'est pas con une armoire à bons souvenirs.

Marie Gillain : C'est vrai. En même temps je ne suis pas tellement le genre de personne à vivre dans le passé. Donc, je crois que c'est ça aussi être acteur, tu te projettes, t'es toujours en train de te projeter. Tu dis et si, et si, et demain et maintenant oui, mais ce qui s'est passé hier ça te fait une belle jambe. Tu t'en fous, c'est fini.



Vous avez une formation d'actrice ?

Marie Gillain : Non pas vraiment. J'ai pas vraiment de formation d'actrice. Disons que j'ai fait des cours de théâtre quand j'avais 14 ans au Vivier, qui était un atelier théâtral à Liège, parce que j'ai toujours voulu faire du théâtre, et évidemment à 14 ans, il n'y a pas beaucoup de cours de théâtre. J'ai réussi à rentrer dans ce cours-là. Je suis restée 2 ans et après j'ai commencé... j'ai fait « Mon père ce héros » et puis, ... Donc non, j'ai joué « Le journal d'Anne Franck » quand j'avais 18 ans, sans formation et ensuite « Hysteria » de Malkovich sans formation.

Jérôme : Et quand on se retrouve au théâtre, parce qu'au cinéma, on peut encore comprendre comment quelqu'un qui n'a pas de formation peut faire un film, mais au théâtre où on est effectivement devant les gens pendant 1h30, 2h, on doit porter un rôle sans se planter, comment on fait, quand on se retrouve avec des gens dont c'est le métier a priori, comment on trouve ses marques ?

Marie Gillain : Je pense que l'air de rien, les 2 années de cours de théâtre que j'ai faites quand j'avais 14 ans m'ont vraiment aidée car j'avais un très bon professeur entre autre, que je salue, Vincent Goffin, qui est un grand comédien et grand professeur de théâtre, qui m'a, je pense appris certaines règles de base, ensuite évidemment il a fallu que je monte sur la scène et ce n'était pas du tout gagné, parce que tu peux avoir une présence devant une caméra et sur scène, il peut ne rien se passer, et inversement. Donc, moi j'avais très peur, je sais que là où j'ai ramé complètement, c'est dans le placement de la voix. D'ailleurs, je ne suis pas sûre d'avoir toujours compris aujourd'hui. Mais quand je voyais les acteurs autour de moi qui parlaient avec un petit filet de voix et qui arrivaient à atteindre les derniers rangs, et moi j'avais l'impression d'avoir une extinction de voix après chaque représentation, je me disais - là, ma fille, t'as vraiment du boulot. Mais c'est des choses.. je crois qu'on peut les trouver en prenant des cours mais il y a aussi cet instinct qui quelques fois...

Etre actrice

Jérôme : Ça a du sens d'être actrice ? Dans la vie, je veux dire. Dans la vie, on naît et puis on fait quelque chose de sa vie, on a des enfants, on se marie, on tombe amoureux... Et être actrice, ça a du sens ?

Marie Gillain : Je ne sais pas. Je crois que c'est une question que je me pose tous les jours, n'est-ce pas ! Je n'ai pas vraiment la réponse. Je crois que ça prend pleinement son sens à un certain moment. Oui, ça a un sens qui est totalement plein. On se dit oui, voilà, c'est ça. Il n'y a rien d'autre. Et puis, d'autres moments où non. Non y'a des moments où très honnêtement je me dis mais qu'est-ce qui m'a pris, quand j'avais 6 ans ½, d'écrire à une fée pour lui dire que je voulais être actrice et qu'il fallait vraiment qu'elle me donne un coup de pouce. Qu'est-ce qui m'a pris ? Pourquoi ? Parce qu'entre le « on disait que » quand on a 6 ans ½ et qui évidemment on n'a que l'imaginaire, l'aspect ludique de ce métier et aller dans la malle à déguisements, prendre un costume et c'est chouette, c'est super, l'esprit de groupe, l'esprit de troupe, moi c'est ça que j'aimais, c'était le vie de cirque, la vie de roulotte, c'est ça



qui me faisait délirer, et la réalité de vie d'acteur, c'est vraiment un monde... c'est un tout autre monde.

Jérôme : Et c'est quand que c'est plein de sens ?

Marie Gillain : C'est plein quand on a un rôle à défendre. Quand quelqu'un croit en toi.

Jérôme : Ça, c'est encore se positionner par rapport à quelqu'un.

Marie Gillain : Oui, mais je crois qu'être actrice, c'est se positionner toujours par rapport aux autres. Je crois qu'être actrice, et c'est pour ça qu'il y a des fois où on se demande pourquoi on fait ce métier, c'est que tu ne peux pas être acteur tout seul. C'est compliqué. Ou alors tu es un psychopathe et tu te récites des monologues de Shakespeare devant ta glace, c'est possible aussi. Etre musicien, tu peux. Etre acteur, c'est compliqué : tu es toujours acteur avec quelqu'un et tu n'existes pas si tu n'as pas un regard qui est posé sur toi. Ça, c'est assez pénible parce que finalement moi mon idée d'acteur, c'était plus la troupe, c'était plus le théâtre. Je n'ai jamais rêvé au cinéma quand j'étais plus jeune. Donc, tu travailles évidemment avec un regard et quand le regard du metteur en scène qui est posé sur toi est talentueux, bienveillant, stimulant et créatif, c'est magnifique.

Jérôme : Et vous avez rencontré ça quand, dans votre carrière ?

Marie Gillain : Quand est-ce que j'ai rencontré ça ? J'ai rencontré ça évidemment avec Bertrand Tavernier sur « L'appât ». Parce que c'est sur ce film que j'ai vraiment appris je crois ma passion d'actrice. Je ne vais pas dire mon métier parce que c'est mon métier, mais je ne le percevais pas comme un métier. Bertrand, c'est vraiment quelqu'un qui, je crois, d'une certaine façon, il perçoit la vulnérabilité des comédiens. Même si on est toujours en train de se défendre de cette fragilité, qu'on est toujours en train de dire - non, moi j'assume, je suis forte... C'est pas vrai, on est des êtres totalement fragiles et vulnérables. Lui, il a perçu ça, donc, il est toujours avec les comédiens. C'est comme si... il a besoin de toucher les comédiens, il est toujours en train de vous prendre la main, le bras, il fait ça avec les garçons aussi, hein ! Plus avec les filles mais avec les garçons aussi, et donc j'ai vraiment senti, d'une certaine façon cette paternité qu'il a avec les comédiens. Et puis, j'ai ressenti ça avec Marc Gibaja qui est le réalisateur de « Ma vie n'est pas une comédie romantique », qui est vraiment quelqu'un que j'adore, qui est vraiment devenu un pote, j'en n'ai pas beaucoup dans ce métier des potes, mais lui c'est vraiment mon pote, quoi. Et sur ce film, j'ai vraiment ressenti cette liberté, où on se passe de mots et où il y a une excitation commune, dans l'humour, dans le... on a l'impression d'être vraiment dans... d'être retombée en enfance et il y a cette notion où on joue à « on disait que ». Et en même temps on sait qu'on est dans un terrain de jeu et avec des partenaires dans le travail où il y a une évidence, une évidence de partenaires, de ton, de complicité. Et on finit même par se dire que c'est la vraie vie. C'est là où c'est très dangereux parce que ce n'est pas la vraie vie. Il y a eu ça avec Marc. Il y a eu ça avec Klapisch évidemment aussi.

Jérôme : Il y a des moments où ça n'a pas de sens ? Ils sont plus nombreux j'imagine parce que là, c'est 6 mois de votre vie jusqu'ici.

Marie Gillain : Exactement. Ça me fait un peu penser, c'est très con mais comme nous sommes en ce moment en plein dans la Coupe du Monde, force a été que je regarde certains matchs de foot et certaines émissions de foot. Malgré moi, mais je me suis retrouvée à regarder des émissions de foot et voilà donc, tout d'un coup, j'étais plongée dans le foot. Je



voyais, je crois que c'était un documentaire sur les entraîneurs de foot. Et je l'ai trouvé très émouvant parce que je trouvais qu'il y avait un lien avec le métier qu'on fait nous, d'acteur, et où il y avait un entraîneur qui disait, - je me suis dit : oh lala on est mal barré, il disait : c'est un métier où il y a 90 % de frustrations, de doutes et 10 % de montée d'adrénaline et de oui, comment je pourrais dire ?

Jérôme : De jouissance de la vie.

Marie Gillain : Oui, de jouissance d'une certaine façon, de plein, de plénitude. Et il disait rien que pour ces 10 %, eh bien il y a 90% ...

Jérôme : Valent le coup.

Marie Gillain : D'être vécus. Et ça a fait un petit... j'ai fait bing ! J'ai l'impression que le métier d'acteur, c'est ça. C'est que ce n'est pas 100 % de plaisir. C'est peut-être pareil dans tous les métiers. Mais c'est quand même un métier qui est vraiment très ambigu parce que je crois que si on est que dans le plaisir et si on est que dans le plein, on devient un peu une coquille vide en matière de capacité d'acteur, à se renouveler.



Il faut douter de soi pour être fort

Jérôme : Ça arrive. On le voit. Des acteurs très à la mode qui tournent tout le temps pendant plusieurs années, après n'ont plus grand-chose comme jus.

Marie Gillain : Oui, je crois que pour être vivant et pour être vivant à l'écran il faut rester vulnérable et il faut rester... il ne faut pas devenir trop sûr de soi.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Marie Gillain

Jérôme : Il faut être angoissé un peu ?

Marie Gillain : Il faut être angoissé. Je ne sais pas s'il faut parce que franchement, je ne le conseille à personne, mais je crois que oui, il faut douter de soi, il faut en permanence être « insécure » d'une certaine façon, et vulnérable. Et à la fois, je crois que c'est le fait aussi d'être frustré qui vous donne une force.

Jérôme : On y va !

Marie Gillain : Voilà, je pense que pour continuer à exister dans ce métier, il faut avoir une force mentale assez présente.

Jérôme : Vous la tirez d'où vous ?

Marie Gillain : Je pense que c'est héréditaire. Je pense que j'ai un genre de vitalité qui fait que, je pense que je tiens ça de ma mère, c'est notre côté un peu petit soldat. Vaille que vaille. Et à la fois ça va, la vie est belle, je fais quand même un métier qui dans l'ensemble est plutôt très épanouissant. Mais il y a de ça. De toute façon quand on va très bas on ne peut pas aller plus bas, c'est pareil pour tout le monde, et rien que le fait de se voir remonter on fait oh c'est sympa finalement la vie...

Jérôme : Ça existe.

Marie Gillain : C'est quand même gai. Et puis il y a je pense aussi une force des rêves de l'enfance qui est très forte chez moi. C'est que moi je continue à rêver. Je ne suis pas quelqu'un de... je peux être triste, oui, triste, insatisfaite, tout ce qu'on veut mais j'ai une foi qui reste là et qui me donne envie d'y croire.

Jérôme : C'est l'éducation, ça ? C'est la route qu'on donne à nos enfants ?

Marie Gillain : Je ne sais pas si c'est que ça mais c'est peut-être ça aussi.

Jérôme : Parce qu'on est parent, vous êtes maman.

Marie Gillain : Oui, vous aussi peut-être.

Jérôme : Oui.

Marie Gillain : Oui. C'est certain. Je pense que chez moi ça vient d'une transmission de liberté et de confiance en soi que mes parents m'ont donnée et qui fait que moi je suis arrivée dans ce métier avec une espèce d'aisance, mais c'est pas une aisance, je ne dis pas ça, ça ne veut pas dire une facilité d'actrice, bien au contraire, mais c'est une aisance où finalement je suis arrivée assez sainement dans ce métier, c'est plutôt ça. C'est que moi, c'était du plaisir, jouer la comédie, rencontrer des gens, mais ça s'arrêtait là. Je n'avais pas... je dirais que la part sombre de ce métier, je l'ai découverte plus tard.

Jérôme : Oui, comme de tout. Après la passion, il y a la normalité. Il y a ça dans la relation amoureuse, dans le boulot, dans tout.

Marie Gillain : Oui mais c'est comme la vie amoureuse, il n'y a pas de normalité. Quand il y a de la normalité ça veut dire qu'on s'endort, et quand on s'endort, ça veut dire danger !

Danger ! Et puis c'est bien parce que ça réveille.

Jérôme : Il y a certaines formes de routines qui me plaisent.

Marie Gillain : Dans la vie ?

Jérôme : Pas toutes les routines mais il y a certaines formes de routines dans lesquelles je me sens bien. Je ne repousse pas ça du bout de la main parce que je suis un aventurier. Des fois c'est bien le cocon, l'habitude.



Marie Gillain : Ah oui, le cocon. Oui sauf que dans ce métier d'acteur, le cocon n'existe pas. Parce que le cocon, on peut se dire - tiens, je suis caressée dans le sens du poil, quel petit cocon très agréable, mais après, je ne sais pas, après on se prend un coup de pelle. C'est Louise Michel.

Je n'ai pas choisi mon parcours

Jérôme : Vous n'avez pas beaucoup tourné en Belgique.

Marie Gillain : Bon.

Jérôme : Finalement.

Marie Gillain : J'ai pas beaucoup tourné, mais j'aimerais. J'aimerais vraiment tourner en Belgique et je crois que ça va finir par arriver. Non, j'ai pas tourné en Belgique parce que j'ai fait « Mon père ce héros », un film qui a marché, qui était très populaire, après j'ai fait « L'appât », puis j'ai fait « Le bossu », puis je suis partie sur des films qui étaient plutôt des films avec des metteurs en scène, entre guillemets, confirmés.

Jérôme : Et on l'impression qu'un moment vous avez tout de suite voulu fuir le cinéma français. Il y a pas mal de films italiens par exemple. Il y a eu Ettore Escola, les frères Taviani, on a eu l'impression que... il y a eu une volonté de se dire - je ne vais pas rester dans le cinéma français, je veux aussi aller voir ce qui se passe là-bas ?

Marie Gillain : C'était pas du tout une volonté.

Jérôme : Pas du tout.

Marie Gillain : Non, c'était pas du tout une volonté. Les choses sont arrivées comme ça.

Jérôme : Pourquoi avoir été chercher des réalisateurs confirmés, alors ? Vous le dites vous-même.

Marie Gillain : Je n'ai pas été les chercher. C'est eux qui sont venus me chercher. Moi j'ai cherché personne.

Jérôme : Vous ne cherchez personne en tant qu'actrice ?

Marie Gillain : Si, maintenant je cherche, mais parce que j'ai grandi, parce que maintenant... parce que j'ai pris quand même un petit peu confiance, je dis bien un petit peu, c'est que maintenant je me positionne plus dans ma vie, c'est un peu moins flou. Quand on a 16, 17, 18, 20, 22, 23... on gère juste la situation. D'un coup, je me suis retrouvée, j'ai fait un gros film, après j'ai enchaîné les films, les frères Taviani sont venus me chercher, Ettore Escola... après je me suis retrouvée dans « Le bossu » de Philippe de Broca, c'était des expériences magnifiques mais qui, quand ça vous arrive quand vous avez 22, 23 ans, vous ne les savourez pas de la même manière que quand vous êtes, entre guillemets, adulte, avec une espèce de...où vous mesurez les choses. Aujourd'hui, je mesure plus ce qui m'arrive. Et avec certainement un bonheur plus intense. Quand des belles choses arrivent, c'est... pour moi c'est beaucoup plus précieux que quand ça arrive à 22, 23 ans où finalement les choses... ça devient normal. C'est mon parcours, il est comme ça. J'ai pas choisi.

Jérôme : C'est quoi le premier film que vous avez choisi ? Vraiment. Où vous avez l'impression de vous dire voilà, là c'est moi, j'ai provoqué ça.

Marie Gillain : Je ne sais pas si j'ai provoqué... Je disais « je n'ai pas choisi », ce n'est pas vrai, j'ai pas choisi qu'on vienne me chercher mais j'ai choisi les films que j'ai faits. Il y a eu



des envies. Je sais que « Ni pour ni contre » ce n'est pas arrivé par hasard. J'ai dû me battre pour faire ce film.

Jérôme : C'est le film de Cédric Klapisch.

Marie Gillain : De Cédric Klapisch. Parce qu'il n'avait pas forcément totalement pensé à moi. Je sais qu'on était plusieurs sur la liste et il a fallu que je lui montre que j'étais capable de le faire et pourquoi j'étais capable de le faire, et que je lui montre mon envie. Ce n'était pas gagné.

Une compétition invisible

Jérôme : Ce n'est pas fatigant la compétition ? Parce qu'en fait, vous êtes tout le temps en compétition avec quelqu'un, les acteurs, les actrices. Ce n'est pas fatigant à la longue ?

Marie Gillain : Oui, ce qui est bizarre c'est que c'est une compétition mais qui est invisible. Mais c'est une compétition qui est réelle parce qu'on sait évidemment à chaque fois qu'il y a un gâteau et qu'on est un petit paquet de...

Jérôme : De filles.

Marie Gillain : De filles sur le gâteau, en équilibre et après, c'est comme ça. Donc c'est une compétition qui est bien réelle mais qu'on ne vit pas...

Jérôme : Parce que vous ne vous voyez pas.

Marie Gillain : Parce qu'on ne se voit pas. Mais c'est une compétition qui est là. C'est évident.

Jérôme : Il y a pas mal de jeunes actrices qui sont venues là, enfin il y a eu Natacha Regnier, qui d'autre ?... Charlotte Gainsbourg, Sandrine Kiberlain... toutes celles-là, c'est laquelle que vous préférez, vous, dans les jeunes actrices ?

Marie Gillain : Jeune, jeune ? Ou jeune comme moi ?

Jérôme : Jeune pour moi c'est jusque 50 ans... Charlotte Gainsbourg est très jeune, elle a 45 ans mais elle est très jeune.

Marie Gillain : Elle est très jeune. Oh lala... Qui j'aime ? Y'en a beaucoup. J'aime vraiment bien Charlotte Gainsbourg.

Jérôme : Pourquoi ?

Marie Gillain : Parce qu'elle est forte et fragile à la fois, elle est enfantine, et puis je trouve que là, il s'est passé quelque chose, elle assume la femme qu'elle est devenue.

Jérôme : C'est dingue hein.

Marie Gillain : Et elle l'assume vraiment bien.

Jérôme : Et ça l'a rend encore mille fois plus belle.

Marie Gillain : Oui.

Jérôme : Qu'avant. Ça devient saisissant. Là il y a « Antichrist ». Vous l'avez vu « Antichrist » ?

Marie Gillain : Non. Je ne l'ai pas vu. J'ai vu « Monster » par contre. J'ai vu « Une femme sous influence ». Ah non ! Ah si, c'est marrant on aurait dit Jessica Lange mais c'était Gena Rowlands.

Jérôme : 3 rôles de femmes. Vous les auriez pris ceux-là ?



Marie Gillain : Oui, carrément. « Monster » j'ai trouvé ça génial. Ce que j'ai trouvé génial c'est que cette actrice...

Jérôme : Charlize Theron.

Marie Gillain : Charlize Theron, c'est vraiment un exemple pour toutes les actrices parce qu'elle s'est offert le rôle qu'elle voulait et qu'on ne lui offrait pas. Donc ça, c'est... elle a beaucoup de « niaque », beaucoup de courage, beaucoup de mérite parce qu'elle est allée chercher ce rôle.

Jérôme : De femme tueuse en série...

Marie Gillain : De femme tueuse en série. J'ai trouvé qu'elle était géniale. C'est-à-dire qu'on sent qu'il y a une telle volonté aussi de se dire - mais merde les mecs, j'ai du talent, prenez-moi...

Jérôme : Je ne suis pas que jolie.

Marie Gillain : Je ne suis pas que jolie. Il y a une telle volonté de dire – voilà, je vais m'enlaidir, je vais jouer la camionneuse et je vais faire des... elle est géniale mais je trouvais que c'était limite un tout petit peu *too much*. Mais bon...

Jérôme : On ne va pas lui cracher dessus.

Marie Gillain : On ne va pas lui cracher dessus parce que c'est quand même vraiment magnifique.



Il faut toujours avoir l'air d'aller bien

Jérôme : Et « Une femme sous influence » ?

Marie Gillain : « Une femme sous influence », ça c'est un des premiers coups de cœur cinéma que j'ai eu et qui m'a fait vraiment... je l'ai vu très jeune, et très jeune j'ai reçu ce



personnage de femme actrice, alcoolique, désespérée, dépassée par la vie, qui est frustrée dans son travail d'actrice, qui ne trouve pas sa place, qui ne sait plus vraiment pourquoi elle fait ça. J'étais très jeune et ça m'a vraiment bouleversée parce que peut-être qu'inconsciemment je sentais que c'était ça le métier d'actrice aussi.

Jérôme : C'est là que vous avez pris votre premier rendez-vous chez le psy.

Marie Gillain : Ah bon ?

Jérôme : Je ne sais pas, les gens que ce film trouble à 15 ans, c'est louche. Parce que quelqu'un qui est dépassé par la vie à 15 ans, on ne doit pas avoir l'impression d'être super dépassé par la vie.

Marie Gillain : Je ne l'ai peut-être pas vu à 15 ans. Je l'ai peut-être vu à 17, 18 ans, non mais je pense que c'est sans doute parce que j'ai senti un lien très fort de par l'essence du métier d'actrice qui est que je pense que quand on donne sa vie à ce métier, parce que c'est quand même ça, c'est pas qu'on donne sa vie mais en tout cas c'est la vie.. Ça prend beaucoup de place dans la vie, c'est... on sait que c'est un métier d'ombres et de lumières et qui peut être extrêmement violent et qui peut rendre dingue. Qu'il faut un sacré mental pour le vivre de façon légère. Et puis il y a aussi toujours beaucoup cette notion de « il faut avoir toujours l'air d'aller bien ».

Jérôme : Et d'être gentille.

Marie Gillain : Il faut être très gentil, il faut toujours avoir l'air d'aller bien et de toujours être très reconnaissant de tout ce qui nous arrive. Et tout ce qui ne nous arrive pas, il ne faut pas être trop difficile.

Jérôme : Vous avez su dompter ça ?

Marie Gillain : Moi je l'ai très vite maîtrisé très tôt. C'est-à-dire que, comme il m'arrivait des choses quand même assez exceptionnelles, je n'allais pas cracher dans la soupe, je n'allais pas commencer à faire l'actrice larmoyante, donc non j'ai quand même senti très vite que c'était quand même un peu la moindre des choses d'être reconnaissante avec ce que ce métier vous apportait. Mais par contre, la part plus obscure, plus tourmentée du métier d'actrice, j'ai appris très vite à le garder pour moi. Parce que ça paraît pour les gens totalement... ça peut paraître indigne. Ça peut paraître totalement déplacé de commencer à s'étaler, étaler ses états d'âme alors que le monde ne va quand même pas très bien, il y a quand même pire que d'être acteur de cinéma. Ça, on est d'accord là-dessus. Mais bon, en tout cas c'est un film que j'ai trouvé magnifique aussi parce qu'il n'y a pas que l'actrice désespérée dans ce film, il y a aussi une relation entre un réalisateur et son actrice qui est fantastique. C'est surtout un film magnifique qui parle du métier d'actrice et il n'y en a pas beaucoup des films qui parlent du métier d'actrice, comme celui-là.

Jérôme : Tout à fait. Et alors, il y avait « Antichrist », même chose.

J'ai encore tout à prouver

Jérôme : On va a proposé des rôles comme ça qui sortaient de l'ordinaire ? Ou ce n'est jamais arrivé.

Marie Gillain : Je pense que ça va arriver, parce je crois qu'aujourd'hui je suis prête. Je suis prête à ce que ça arrive et puis j'ai envie que ça arrive aussi. Et puis, je crois que... comment



expliquer ça ? Oui, ça fait très longtemps que je fais ce métier, et à la fois, je ne suis pas non plus totalement grabataire. Donc, je me dis que j'ai encore tout à prouver. Et c'est l'effet que ça me fait. J'ai l'impression que j'ai tout à prouver et que tout reste à faire en fait. Et j'ai envie de ça. J'ai envie de films qui m'empêchent de dormir...

Jérôme : Sortir de la zone de confort.

Marie Gillain : Oui. Mais ça fait des années que j'en ai envie.

Jérôme : Pourquoi ça ne se passe pas ?

Marie Gillain : Ça s'est passé mais sur des films qui n'ont pas été vus, ça s'est passé dans « La clef » de Guillaume Nicloux, ça s'est passé dans « Fragile(s) » de Martin Valente où je jouais une mère toxicomane, avec Jean-Pierre Darroussin, un très beau personnage, mais c'est des films qui n'ont pas été vus. Donc aujourd'hui on est tous confrontés à ça quand on est acteur, c'est qu'on fait des beaux films qui ne sont pas vus et que les films que les gens retiennent ne sont pas forcément les films qu'on a le plus revendiqués, qu'on a le plus aimés, en tout cas qu'on porte vraiment le plus dans ses tripes. Donc voilà c'est un rendez-vous. C'est rare les vrais rendez-vous. C'est-à-dire le film, le rôle, le réalisateur, le public, la presse. Ça n'arrive que très peu dans une vie d'actrice. Mais en tout cas, moi c'est quelque chose qui ne m'a jamais quittée, je n'ai jamais eu l'impression de me mettre des limites.

Jérôme : Mais les gens en ont mis pour vous.

Marie Gillain : Les gens en ont mis pour moi, mais je ne me sens pas victime, je suis totalement responsable et actrice de ce qui m'est arrivé aussi. J'allais dire spectatrice, non, actrice.

Jérôme : Et quand vous dites : je suis prête, ça va arriver ! C'est quoi le cheminement ?

Parce que ce n'est pas évident. Qu'est-ce qu'on fait pour que ça arrive ? Pour montrer aux gens que voilà, maintenant...

Marie Gillain : Parce que le temps passe et que je pense que quand on a... j'ai plus que 30 ans, j'ai 2 enfants, je me sens, je crois qu'il y a un moment donné où peut-être d'une certaine façon, on trouve sa place. On trouve sa place et moi, ça ne fait pas très longtemps, mais rien que le simple fait de dire - voilà, j'aime tel réalisateur, j'ai envie de lui dire que j'aime son travail, ça marche, c'est bien, ça ne marche pas, c'est pas grave. Je risque juste de me prendre un mur. Et alors ? C'est quoi un mur ? C'est rien. Il y en aura d'autres. Et rien que le fait d'accepter, parce que c'est aussi beaucoup d'orgueil, c'est un manque de confiance en soi, c'est de l'orgueil, et c'est de se dire, ben voilà, au pire je risque quoi ? Je risque de me prendre un mur. Et alors ? Il y a ça, puis il y a le fait de se dire, d'avoir confiance en soi et de se dire j'ai confiance en ce que je vaud et je sais ce que je vaud et les choses sont entre mes mains. Elles ne sont pas forcément entre les mains des autres et entre mes mains, j'ai plein de choses à faire et si je ne les fais pas ce sera de ma faute, donc je vais faire en sorte qu'elles arrivent.

A part actrice, vous faites quoi dans la vie ?

Marie Gillain : Pas grand-chose. Je suis maman. Mais je suis maman à 120 %. Donc ça me prend quand même pas mal de temps. Et non, j'aimerais beaucoup, un jour j'aimerais bien, ça me plairait de raconter une histoire, ça me plairait de diriger. J'ai déjà eu l'expérience l'année



dernière, j'ai dirigé au théâtre des comédiens, en toute confidentialité et ça m'a énormément plu. Là, en ce moment, j'ai décidé d'écrire une histoire.

Jérôme : C'est une tradition familiale en plus.

Marie Gillain : Oui, parce que ma maman, je vois le livre de ma maman, ma mère écrit des livres pour les enfants et puis aussi pour les adultes. Oui c'est une tradition... enfin c'est aussi une place à trouver. C'est que dans la famille, c'est ma maman qui écrit des histoires, moi je suis actrice et ma sœur fait de la peinture. Et mon père, il fait plein de choses à la fois.

Jérôme : Et vous n'avez pas un grand-père aussi qui dessinait ?

Marie Gillain : Une grand-mère.

Jérôme : Une grand-mère.

Marie Gillain : C'est-à-dire que j'ai du côté de ma maman une tradition d'artistes-peintres, ma grand-mère, Lucie Fabry est une artiste-peintre reconnue, mon grand-père maternel est peintre, ma mère est peintre et ma sœur a décidé d'être artiste-peintre.

Jérôme : C'est quoi ces familles où il y a ça ? A votre avis, ça vient d'où ?

Marie Gillain : Mais je ne sais pas cher monsieur. Je n'en sais rien.

Jérôme : C'est fou quand même.

Marie Gillain : Oui. Moi j'ai pris le chromosome qui vient plus de mon père, qui est celui de la comédie. D'ailleurs c'est marrant parce que c'est vrai je crois que ça doit venir de loin parce que je n'ai pas fait grand-chose pour que ma fille soit comme ça mais j'ai bien l'impression que c'est un peu parti. Le chromosome de la comédie, du dessin, de la musique, de la danse...

Jérôme : Majorette aussi comme vous ?

Marie Gillain : Et majorette, je pense qu'elle ne connaît pas les majorettes.

Jérôme : Y'en n'a plus.

Marie Gillain : Parce qu'elle vit à Paris... mais je crois que si elle connaissait les majorettes...

Jérôme : Y'a pas de majorettes à Paris ?

Marie Gillain : Y'a plus de majorettes à Paris.

Jérôme : Mais il faut quitter Paris. Une ville où il n'y a pas de majorettes, c'est pas une ville.

Marie Gillain : C'est moche. Oui. Mais elle aime bien Pocahontas, elle aime bien tout ce qui est un peu mauvais goût, les jupes à franges etc... donc je crois que...

Jérôme : Comme toutes les petites filles.

Marie Gillain : Oui.

Vous gardez quoi de la Belgique ?

Marie Gillain : Oh lala, je vois du chocolat Galler...du sirop de Liège...

Jérôme : Des produits belges. Sirop de Liège.

Marie Gillain : Oui du sirop de Liège. Moi j'ai été bercée, je ne sais pas, par le slogan magnifique des produits d'Aubel. Je ne sais pas si vous connaissez.

Jérôme : Naturels... C'est ça ?

Marie Gillain : C'était, attends, (*elle chantonne*) : c'est la fête au pays d'Aubel où les produits sont naturels. Jambons, salaisons et le sirop de poires, quel nectar. C'est magnifique non ?

Jérôme : Il y a ça aussi de Liège. Moi je ne savais pas que ça venait de Liège.





Marie Gillain : Vous ne saviez pas que les chocolats Galler venaient de Liège ! Vraiment hein !

Jérôme : Non. C'est un trou dans ma culture.

Marie Gillain : Un trou énorme. Un trou béant.

Jérôme : Béant. J'ai même du mal à l'avouer.

Marie Gillain : En plus, ils les font en version mini, c'est une catastrophe parce qu'on en mange un petit et on se dit ça va.

Jérôme : Que un.

Marie Gillain : Que un mais... On mange tout le paquet. On connaît ça. Comme on est des filles, on ne sait même plus le goût que ça a, ça fait tellement longtemps qu'on n'en a pas mangé.



Jérôme : Vous gardez quoi de la Belgique ? Vous êtes souvent de retour ici ou finalement c'est de plus en plus rare parce que vous êtes de plus en plus Française.

Marie Gillain : Non, c'est de plus en plus souvent que je reviens ici. Avant c'était quand même, bon c'est vrai que je tournais beaucoup en France et puis j'ai acheté une maison de famille du côté de Liège et j'y reviens évidemment parce que je ne peux pas imaginer ma vie sans l'endroit où j'ai grandi, l'essence même de ce que je suis. Donc pour moi, c'est oui, le petit cocon dont on parle. Comme ce métier d'actrice n'est quand même pas un petit cocon, sinon ça se saurait, ben j'ai besoin d'un petit cocon. Donc mon petit cocon, c'est vraiment pieds nus dans l'herbe, le silence. Le silence où justement on n'a pas besoin de mots pour communiquer, et où il y a une espèce de paix et où surtout on ne parle pas de cinéma et c'est très bien comme ça.

(Jérôme sort acheter des fleurs)

Jérôme : On ne coupe pas aux traditions chez nous parce que quand chaque fois qu'on a des invitées féminines, on leur offre des fleurs...

Marie Gillain : Oh, c'est pas vrai !

Jérôme : Donc, voilà.

Marie Gillain : C'est vraiment joli. Merci beaucoup.

Jérôme : C'est la tradition.

Marie Gillain : Et elles sentent un petit peu. Ce qui est rare quand même.

Jérôme : C'est des vraies.

Marie Gillain : Les fleurs ne sentent plus mais celles-là sentent. C'est très joli.

Jérôme : J'ai failli me faire tuer en sortant mais...

Marie Gillain : Oui, j'ai vu la dame...

Jérôme : Ça va.

Marie Gillain : Mais moi, j'ai parlé toute seule. Vous êtes parti...

Jérôme : Il faut.

Marie Gillain : Ah oui ? C'est fait exprès.

Jérôme : Non pas du tout.

Paris c'était un peu la liberté

Jérôme : Ça a été une rupture pour vous d'aller habiter à Paris jeune ? Vous avez habité à Paris à quel âge ?

Marie Gillain : Ah.

Jérôme : Très jeune.

Marie Gillain : J'ai habité à Paris à 18 ans, je crois.

Jérôme : C'était difficile pour vous de partir ? De quitter papa, maman, la sœur.

Marie Gillain : Pas du tout. Ce n'était pas du tout difficile. C'était très agréable, j'étais très contente. Pour moi, c'était un peu la liberté. Non pas que c'était le baignoire à la maison mais non, ça a été vraiment très léger pour moi. Evidemment, je crois que c'est comme tout lien qui est rompu. Sur le moment c'est ouf, ça fait un soulagement, et puis il faut vivre sa vie



aussi, évidemment, et puis avec le temps, quand on est loin des gens qu'on aime, quand on est loin de sa famille, ça finit par manquer. C'est comme la Belgique. La Belgique fait partie de moi, je n'ai jamais renié la Belgique, au contraire, mais la vie a fait que j'ai été aspirée par d'autres choses, et la Belgique j'y reviens, j'y reviendrai toujours, et ça devient de plus en plus présent. Donc, ça n'a pas du tout été dur. Ce qui est dur par contre, c'est d'habiter quand même loin des siens. Pas loin, mais en tout cas, pas la porte à côté.

La liberté de la musique

Jérôme : Je regardais un peu les films que vous avez faits, vous chantez dans plein de films.

Marie Gillain : Ben oui.

Jérôme : Vous avez déjà remarqué ça. C'est pas un hasard j'imagine.

Marie Gillain : C'est pas un hasard.

Jérôme : Dans « Mon père ce héros », vous chantez, dans « Laissons Lucie faire » vous chantez, il y en a plein d'autres.

Marie Gillain : Oui, je ne me rappelle plus. Je chantais aussi dans « Les femmes de l'ombre », mais ils ont coupé cette scène. Dans « Magique ». Y'en a sûrement d'autres. Je ne m'étais pas rendu compte que c'était quelque chose de récurrent, mais c'est les journalistes à un moment donné qui me parlaient beaucoup de ça, je me suis dit - tiens oui, c'est vrai. Oui.

Jérôme : Vous disiez tout à l'heure, c'est marrant, un acteur ne peut pas vivre tout seul et un musicien le peut, comme si vous fantasmiez un peu sur ça.

Marie Gillain : Je crois que les chanteurs fantasment sur les acteurs, enfin je ne crois pas, j'en suis sûre, et les acteurs fantasment sur les chanteurs. Je le sais parce que j'en ai beaucoup parlé avec Cali.

Jérôme : Avec qui vous avez tourné « Magique ».

Marie Gillain : Avec qui j'ai tourné « Magique ». Et c'est marrant parce que je me disais, moi qui connaît quand même bien le métier d'actrice, de tous les côtés, je me disais mais qu'est-ce qu'ils ont tous à fantasmer sur mon métier. Franchement si ils savaient ! Et lui, il trouvait ça incroyable. Pour lui, c'était incroyable de voir qu'on était à l'aise devant une caméra, il trouvait qu'on était extraordinaire. Avec Antoine Duléry, c'était drôle, on se regardait, on se disait - mais qu'est-ce qu'il y a de si extraordinaire ? On est juste à l'aise devant une caméra, c'est quelque chose qui est inné, on l'a ou on ne l'a pas. Et à l'inverse évidemment, moi je me disais mais quel métier fantastique...

Jérôme : La liberté de la musique.

Marie Gillain : Mais c'est la liberté de la musique. Déjà, c'est la liberté de prendre sa guitare, de gratter quelques accords, de chanter et juste d'y être quoi. Et à la limite, ne pas être reconnu, mais faire ça avec 3 potes et ça y est. Et les musiciens quand ils jouent, il se passe quelque chose de magnifique. Je le sais parce que le père de ma fille est musicien, je suis vraiment dans le milieu de la musique aussi, et je vois qu'il y a une flamme dans les yeux que les acteurs n'ont pas. Parce que les acteurs, bon il y a beaucoup d'ego dans le milieu de la musique aussi mais nous on est toujours au service d'une histoire, au service d'un metteur en scène...

Jérôme : Mais pourquoi cette flamme n'est pas là ? Pourquoi ça ne brûle pas ?



Marie Gillain : Mais cette flamme elle est là, mais malheureusement elle ne peut pas briller, il y a toujours un paravent, c'est toujours un triangle. Au théâtre, il y a le public, le texte et l'acteur. Alors qu'un chanteur qui écrit ses textes, il n'y a pas de triangle. C'est un fil, un fil émotionnel qui est tendu entre le public et le chanteur.

Jérôme : Moi je suis cinéphile, j'adore aller au théâtre mais il n'y a rien qui me fera jamais plus trembler qu'un concert.

Marie Gillain : Moi, c'est pareil.

Jérôme : Un concert d'un artiste que j'aime, mais il n'y a rien qui me fera plus pleurer que ça, ou trembler ou me mettre en joie ou quoi que ce soit.

Marie Gillain : Moi, ça me procure la même émotion qu'un film qui me bouleverse en tant que spectatrice. Sauf que le film est impalpable, parce qu'on est sur une toile et qu'après la lumière se rallume et qu'on rentre chez soi, comme un con. Mais l'émotion, et je pense que c'est ça qui transcende aussi les gens et pourquoi les gens aiment le cinéma et aiment les acteurs, enfin je ne sais pas s'ils aiment les acteurs mais en tout cas ils aiment les films, c'est que quand on est bouleversé par un film, c'est incroyable. Ça vous transforme dans votre vie, on ne dort plus pareil, on ne pense plus pareil. Les gens, on ne les regarde plus pareil. Et le concert, il a ça en plus, c'est qu'il procure, il a le même effet, c'est-à-dire qu'on sort de là, on n'est plus pareil parce qu'on a l'impression que le chanteur nous a compris et qu'on le connaît et qu'il y a une espèce de connexion très forte et très intime et à la fois, on l'a vécu, dans le public on l'a vécu, on l'a partagé avec ce chanteur. C'est cette proximité, cette intimité qui est dingue.

La montée d'adrénaline

Jérôme : C'est quoi vos bons souvenirs ?

Marie Gillain : De concert ?

Jérôme : De musique.

Marie Gillain : Des concerts de U2. Je crois que quand j'avais 14, 15 ans, j'ai fait quelques concerts de U2 où on dormait sur la place de je ne sais plus si c'était à Mons ou je ne sais où. On était comme des chenilles dans nos sacs de couchage en attendant l'ouverture des guichets de U2. Ça, c'est des souvenirs énormes. Et puis non, je pense que la rencontre que j'ai faite avec Cali, Bruno puisqu'on s'appelle par nos prénoms, on l'a quand même accompagné un petit peu avec lui, comme on a fait un duo tous les deux, je me suis retrouvée sur scène avec lui au Zénith à Paris et on a vécu de près la naissance de son album et tout, et ça a été des moments vraiment intenses, où je me suis dit - ah, salaud quoi ! Je comprends pourquoi il est toujours parti, je comprends pourquoi il est toujours sur les routes, je comprends pourquoi il déserte sa vie familiale, parce que c'est tellement des montées d'adrénaline.

Jérôme : Vous comprenez qu'un homme, un être humain, un homme ou une femme, puisse effectivement faire passer ça avant sa vie de famille. Avant son couple particulièrement, plus que les enfants, mais avant son couple. Moi, c'est quelque chose que je comprends très bien, j'ai pas de soucis avec ça, parce qu'il y a l'adrénaline, il y a un truc qui se passe.

Marie Gillain : Ben oui.

Jérôme : C'est quelque chose que vous devez apprendre à gérer, vous qui faites ce métier-là ?





Marie Gillain : Oui, c'est des choses qu'il faut apprendre à gérer.

Jérôme : De trop aimer partir ?

Marie Gillain : De trop aimer partir. De trop croire, même si on le sait très bien au fond, mais de trop croire que cette vie, l'adrénaline, qui sont les tournages, quand ça se passe bien, quand il y a une osmose, de trop croire que ça va continuer, que ça va remplir toute la vie, alors qu'après, eh bien le quotidien, la vie, c'est autre chose. Oui, bien sûr, de s'enfermer, et de confondre en plus, de confondre la passion pour ce métier avec la passion qu'on peut avoir pour un homme, pour quelqu'un. Et de se laisser prendre au piège. Et en même temps, ce sont des choses qu'il faut vivre. C'est comme vivre une passion amoureuse. Il faut le vivre une fois dans sa vie. Une fois qu'on l'a vécu, on se dit - ah oui, ça brûle, merde, j'aurais peut-être pas, si c'était à refaire, je ne le ferais peut-être pas mais moi je suis vraiment en particulier quelqu'un qui a besoin de se brûler sur une plaque brûlante pour me rendre compte que ça brûle. Ça a toujours été comme ça depuis que je suis toute petite. Donc, comme je me suis brûlée, ça y est je me suis brûlée, maintenant je pense que j'ai mûri.

Jérôme : Et maintenant vous dédirez quoi ?

Marie Gillain : Maintenant je désire l'intense mais je désire aussi la profondeur. Et je désire que les choses durent. Je désire que les choses restent et j'ai envie d'être pas seulement spectatrice mais actrice de ça, mais j'ai aussi envie d'avoir ma part producteur de la chose. Voilà. Mais bon, la vie c'est aussi... on essaie de tendre et d'être une meilleure version de ce qu'on est. Ça prend du temps.

Jérôme : C'est voué à l'échec.



Marie Gillain : Il ne faut pas déconner. Et puis, comme disait je ne sais pas qui, ça c'est une petite phrase à laquelle je pense souvent, mais « ne prenons quand même pas trop la vie au sérieux parce que de toute façon, on n'en sortira pas vivant ».

Jérôme : Ça pourrait être du Woody Allen. Oui mais c'est tout à fait ça.

La mort, ça vous angoisse ?

Marie Gillain : La mort non, parce que malheureusement ou heureusement je ne connais pas du tout la mort dans ma vie, elle ne me touche ni de près ni de loin, ça va certainement arriver bientôt peut-être, mais non, pour moi la mort reste encore quelque chose de totalement abstrait et absurde, je n'ai jamais vu quelqu'un mort, je n'ai jamais été à un enterrement, même à celui de mon grand-père que je regrette d'ailleurs, non moi c'est plus : qu'est-ce qu'on laisse une fois qu'on est parti ? Qu'est-ce qu'on laisse ? Et... qu'est-ce qu'on laisse ? Donc, il y a évidemment une grosse part de narcissisme.

Jérôme : Enorme !

Marie Gillain : Qui fait qu'on a envie de laisser quand même quelque chose de foudroyant, de mirobolant.

Jérôme : C'est vrai, c'est quelque chose qui vous chipote ? Qu'est-ce que je vais laisser après moi.

Marie Gillain : Je ne sais pas si c'est ça. Vous me posez la question...

Jérôme : A part les enfants, qu'est-ce qu'on peut laisser ?

Marie Gillain : C'est la transmission. Ça, c'est évidemment avec les enfants. La transmission... Puis, je pense qu'il y a certainement... sinon on ne serait peut-être pas acteur hein. Il y a quand même cette notion de reconnaissance qui... C'est là quand même. Qu'on le veuille ou non. Qu'on se dise - mais non, je suis au-dessus de ça, je fais ça pour le plaisir... Non. Il y a quelque chose de plus profond, de plus enfantin. Je crois que c'est lié à une peur enfantine, qui remonte à je ne sais pas quoi, mais c'est une peur enfantine. Je dis bien, il n'y a pas que ça évidemment, parce qu'il y a la peur enfantine mais il y a aussi le rêve enfantin, le plaisir enfantin, mais tout ça tourne beaucoup autour de l'enfance. Et puis, moi je me dis qu'il y a quand même une chose à laquelle je n'avais pas vraiment pensé, mais j'y ai repensé il n'y a pas très longtemps parce que je me suis retrouvée dans mon ancienne école maternelle et j'ai revu ma professeuse de morale. Parce que j'allais au cours de morale laïque quand j'étais petite. J'étais la seule élève de ma prof de morale dans toutes les communes réunies, parce que tout le monde allait à la religion, sauf mes parents qui m'avaient mise à la morale, et mon prof m'a remis mon cahier de morale de quand j'étais petite. Et je me suis rendu compte à quel point elle avait joué un rôle déterminant dans mon éveil de conscience d'enfant qui était réellement l'éveil de la conscience de l'autre. Et à quel point quand j'étais petite, c'était important pour moi de me mettre à la place des autres et d'essayer de comprendre ce qui n'allait pas, les injustices... et je crois que ça me vient aussi de mon éducation et de ma mère. Il me semble qu'il y a aussi ça, il y a aussi cette idée d'avoir envie de comprendre l'autre et de lui donner une parole qu'il n'a peut-être pas. Ce n'est pas du tout... je dis ça, il n'y a aucune prétention parce que c'est encore une fois quelque chose qui est purement narcissique mais je crois qu'il y a quand même de ça.



Le paysage

Marie Gillain : Qu'est-ce que c'est beau la campagne.

Jérôme : C'est magnifique. Autre chose que Liège.

Marie Gillain : Oui. Mais les gens sont tellement sympathiques à Liège.

Jérôme : C'est vrai.

Marie Gillain : Mais là c'est la campagne, incroyable.

Jérôme : Juste à côté de Bruxelles. Y'a plein de Parisiens qui viennent habiter à Bruxelles.

Marie Gillain : Oui, je sais. Plein. C'est très huppé ici je crois, non ?

Jérôme : Plutôt hein.

Marie Gillain : C'est pas très bon marché.

Jérôme : Non.

Marie Gillain : On a vu, au Lac de Genval, c'est hallucinant, des gens, on se serait cru en Angleterre, début du siècle, qui faisaient une partie de cricket, mais habillés tous en blanc...

Jérôme : Carrément !

Marie Gillain : Sur le gazon au bord du lac, c'était... on se serait cru dans Gatsby le Magnifique.

Jérôme : C'est le côté un peu triste du Brabant Wallon des fois.

Marie Gillain : On peut le dire.

Jérôme : On peut le dire mais c'est surtout l'Ouest du Brabant Wallon, ici. L'Est du Brabant Wallon est beaucoup plus relax.

Marie Gillain : Vous qui êtes taxi, vous connaissez bien.

Jérôme : Je connais tout !

Marie Gillain : Vous me faites un forfait parce que là franchement le compteur, c'est pas possible. On en est à...

Jérôme : On m'a dit que vous aviez un bon contrat avec Lancôme et que vous saviez payer.

Marie Gillain : C'était y'a longtemps, j'ai plus rien, c'est fini.

La publicité

Jérôme : C'est fini ça ?

Marie Gillain : J'ai vidé les caisses.

Jérôme : Bon ben, forfait alors. Vous n'y êtes plus ?

Marie Gillain : Chez Lancôme ? Non, ça fait longtemps. Non, j'ai eu un contrat qui a duré bien 6 ans il me semble. Ça va j'en ai bien profité.

Jérôme : C'est chouette ? Parce qu'au-delà de l'image, c'est quoi ? Au-delà de l'aspect financier d'un contrat publicitaire avec une marque, il y a quoi d'autre ? Parce qu'on se l'imagine mal.

Marie Gillain : Il y a la rencontre avec des photographes.

Jérôme : Des grands photographes.

Marie Gillain : Des grands photographes comme Nick Knight, Javier Vallhonrat, enfin j'en passe.. Donc, on est quand même dans un univers qui est très créatif. Alors, ce qui est bizarre c'est que tout ça est très *marketé*. C'est toujours au service d'un produit à vendre donc



évidemment c'est pas très glamour parce que, ben parce qu'on sait ce qu'il y a derrière, on est dans une économie de marché, alors que le cinéma, qui est...

Jérôme : On est quand même dans une économie de marché.

Marie Gillain : On est quand même dans une économie de marché mais c'est vrai qu'il y a quand même encore des cinéastes, heureusement il y en a encore, qui font des films par amour du cinéma et parce qu'ils ont un combat ou social ou politique à mener, alors qu'évidemment dans le monde du luxe ça n'a rien à voir. Non, moi, ce contrat... c'est drôle parce que, c'est toujours comme ça dans la vie, mais il y a des choses qu'on souhaite et qui n'arrive pas forcément et des choses auxquelles on ne pense absolument pas et qui vous tombent dessus. Et je sais qu'il y a plein d'actrices qui rêvent de décrocher des contrats cosmétiques, pour qui c'est vraiment quelque chose de très important et moi ça ne me faisait pas du tout rêver. Moi, je n'ai pas du tout vécu dans un milieu où le luxe a une place importante. Donc, quand Lancôme a fait son casting, j'y suis allée vraiment totalement tranquille et je crois que c'est peut-être parce que j'avais cette espèce de nonchalance ou de fraîcheur, je ne sais pas, qui a fait que ça leur a plu. Voilà, je me suis retrouvée... C'est difficile de dire non à Lancôme.

Jérôme : Puis, surtout on ne voit pas vraiment de raison.

Marie Gillain : Puis, on ne voit pas de raison.

Jérôme : Objectivement.

Marie Gillain : C'est quoi la raison ? Et c'est vrai que, évidemment en y repensant, évidemment, le métier d'actrice est lié à l'image et c'est ça qui est d'ailleurs un peu dommage, c'est que nous, notre métier, c'est avant tout de créer des personnages et justement de ne pas être, enfin de sortir de soi pour aller vers des histoires, vers des univers qui ne nous ressemblent pas forcément, mais on est sans cesse ramené à une espèce d'image, qui est l'image que les gens ont de vous en tant qu'acteur, actrice, et il y a cette fameuse image qui est une espèce de double mais qui n'est pas vraiment vous, ce n'est pas vraiment vous cette image, c'est l'image que les gens ont de vous. Alors, vous vous mettez à devoir vous prendre la tête en tant qu'actrice plutôt que de vous concentrer sur les rôles que vous devez faire, à gérer cette soi-disant image que si vous ne gérez pas, vous êtes mort. C'est-à-dire que dans le monde actuel, si vous ne gérez pas votre image, vous êtes mort. C'est-à-dire que tout d'un coup si vous allez aux avant-premières sapée comme l'as de pique, tout le monde va dire - oh mais t'as vu, qu'est-ce qu'elle est moche ! Vous prenez 3 kilos, c'est ça y est, elle est devenue obèse... Tout est complètement démultiplié et déformé. Donc, c'est vachement difficile, à l'intérieur de ça, c'est même pas qu'il faut un mental, c'est qu'il faut vivre dans une autre époque si on veut résister à cette pression, parce que c'est quand même beaucoup de pression. Et je me suis rendu compte, en en parlant surtout avec des journalistes, que c'était quand même très mal vu les actrices qui faisaient des publicités parce que tout d'un coup, ça y est, c'est comme si on vendait son âme au diable de faire un contrat pub. Et je sais qu'il y a des acteurs qui perçoivent ça de cette façon-là. C'est un peu comme les actrices qui chantent.

Jérôme : Moi je crois que Georges Clooney et Bouli Lanners, vous avez vu Bouli Lanners là, il vend du café wallon...

Marie Gillain : Ah Bouli !

Jérôme : Vous voyez, il vend du café wallon.



Marie Gillain : C'est notre Georges Clooney.

Jérôme : C'est notre Georges Clooney.

Marie Gillain : National.

Jérôme : Ils nous ont enlevé les complexes.

Marie Gillain : Il ne faut pas perdre son âme. C'est le seul truc. Et puis, évidemment, enfin bon la pub, on ne va pas faire une dissertation sur la pub, mais je trouve que c'est, finalement c'est assez snob, c'est un vrai snobisme. Je me dis, qui sont ces gens qui se permettent de juger ce que font les autres ? C'est-à-dire qu'est-ce qu'on connaît de la vie des acteurs et des actrices ? Une actrice qui fait de la pub pour du jambon. On va dire - oh t'as vu telle actrice fait de la pub pour du jambon. Mais la nana, elle meurt de faim, elle a des gosses à nourrir, elle n'a peut-être pas maman et papa qui sont dans le cinéma, elle a sa vie à mener et qu'est-ce qu'on sait de sa vie ?

Jérôme : Bien sûr.

Marie Gillain : Alors y'a la pub pour le jambon, y'a la pub pour Lancôme, y'a la pub pour le téléphone, je ne sais quoi, mais je trouve que c'est un débat qui n'a pas raison d'être.



L'envie de théâtre

Jérôme : Et le théâtre, vous allez y revenir ? Parce que vous disiez tout à l'heure...

Marie Gillain : Le théâtre, j'ai très envie d'en faire. J'avais un projet qui finalement ne s'est pas fait, pour des raisons... on cherchait... parce que moi, en fait, j'aimerais beaucoup faire du théâtre... mon rêve, ce serait de faire du théâtre dans le public. J'ai envie de trouver un projet, j'ai envie de faire une création avec un metteur en scène vraiment, voilà, qui a un



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Marie Gillain

projet viscéral, fort, engagé, et j'ai l'impression que dans le théâtre privé, en France, c'est un peu antinomique. C'est-à-dire, qui dit projet culotté, audacieux, où on met ses tripes sur la scène, dans le privé c'est pas possible, parce que comme il faut remplir les salles, voilà. Et comme le théâtre, malheureusement ou heureusement c'est beaucoup de personnes âgées, qu'il n'y a pas beaucoup de jeunes qui vont au théâtre, il faut faire plaisir à un certain public. Donc, la pièce que je voulais, dans laquelle je voulais jouer, elle était trop audacieuse pour le théâtre privé, et rentrer dans le public, c'est compliqué. Parce qu'ils ont leur famille d'acteurs, heureusement d'ailleurs, et puis, oui, c'est compliqué. Donc, là je repars un peu à zéro mais j'ai qu'une envie, c'est de théâtre.

Jérôme : C'est pour partir le soir et ne pas devoir s'occuper des enfants...

Marie Gillain : Oui, c'est ça en fait.

Avoir des enfants

Jérôme : C'était en vous le désir d'enfants ? Depuis longtemps ? C'était quelque chose d'important ?

Marie Gillain : Oui, c'était quelque chose d'important mais ce n'est pas...

Jérôme : Ou ça a fait surface comme ça.

Marie Gillain : Je ne fais pas partie de ces femmes qui ont une espèce d'horloge biologique viscérale qui fait que voilà, dès 22 ans ou même 17 ans, elles ont une envie d'enfants, qui est géniale mais moi je ne suis pas trop comme ça. Pour moi, c'était un petit peu, je pense que c'est aussi peut-être ce qu'on a reçu, moi j'ai un rapport avec ma mère qui est très évident et je pense que pour elle, c'était une évidence d'avoir des enfants mais ce n'est pas non plus un accomplissement total et orgasmique, ça fait partie de la vie, et pour moi avoir des enfants, ça fait partie de la vie, c'est comme une évidence. J'ai eu envie de faire des enfants avec les hommes avec qui j'ai fait ces deux enfants, donc à 28. J'en ai 2. Parce qu'on pourrait croire, ça y est, tout d'un coup... 12 enfants avec 12 hommes différents...quelle instabilité.

Jérôme : Un objectif.

Marie Gillain : Non, j'ai fait ces enfants parce que j'avais envie de les faire, c'est pas du tout un accident de parcours, j'aime mes enfants par-dessus tout et ça prend, je dirais 60 % de ma vie.

Jérôme : Anémone, elle était ici, vous avez déjà rencontré Anémone ? L'actrice Anémone.

Marie Gillain : Je ne crois pas.

Jérôme : Elle était ici et elle parlait de ses enfants et à un moment je lui dis : et alors, ça a été important dans votre vie de femme ? Elle dit – oui, c'était important, ça a tout gâché. Ils m'ont foutu ma vie en l'air, ces enfants. Je n'ai plus pu faire ce que je voulais faire, j'ai pas pu travailler pour les rôles que je voulais avoir, je ne pouvais plus voir les gens que je devais voir, ils m'ont gâché la vie. En même temps, j'admire hein ! Etre capable de dire ça, je trouve ça...

Marie Gillain : Elle est cash.

Jérôme : Extrêmement fort.

Marie Gillain : Non, moi non. Alors vraiment... C'est un tel pléonasme de dire que les enfants... Il n'y a même pas de mot. Je crois qu'il faudrait créer un dictionnaire pour les mots



qu'on pourrait utiliser pour l'affection qu'on ressent et l'amour inconditionnel de parents vers les enfants. Parce que c'est tellement d'un banal sans nom de dire - ah oui...

Jérôme : J'aime mes enfants.

Marie Gillain : Il n'y a pas de mot, je crois qu'il faut créer un dictionnaire. D'ailleurs, même je n'arrive pas à sortir de mot.

Jérôme : Mais non.

Marie Gillain : Parce que c'est tellement bien au-delà de tout ce qu'on peut ressentir dans n'importe quel autre domaine que tout d'un coup il y a...

Séjour à Genval

Jérôme : Donc, maintenant vous habitez à Genval, pour quelques jours.

Marie Gillain : C'est très chic, hein !

Jérôme : Très chic.

Marie Gillain : Au Château du Lac.

Jérôme : Oh !

Marie Gillain : J'habite au Château du Lac. Je vais retrouver ma grande fille.

Jérôme : Ah, elle voyage avec vous.

Marie Gillain : Oui, et nous avons fait, quand même je tiens à le dire, une séance de pédalos, ce matin, sur le Lac de Genval.

Jérôme : Entre mère et fille, c'est très important. Elle a aimé ça ?

Marie Gillain : Elle a beaucoup aimé mais elle n'a pas beaucoup pédalé. C'est plutôt ma mère et moi qui avons fait tout le boulot. Elle regardait les poissons et les canards.

Jérôme : Elle a raison.

Marie Gillain : Ici, vous verrez, il y a une maison qui est absolument hallucinante.

Jérôme : Où ça ?

Marie Gillain : C'est par là, plus loin. Une maison avec une espèce de pelouse, à la belge, sans barrière, on dirait une espèce de vieille maison normande, je vais vous la montrer, elle est un peu plus loin, un genre de paradis terrestre.

Jérôme : C'est dingue, c'est incroyable ici. Je ne sais pas si je viendrais habiter là avec mes enfants et les savoir...

Marie Gillain : Parce qu'on est quand même à 20 minutes...

Jérôme : A 20 minutes.

Marie Gillain : Du centre-ville.

Jérôme : Du centre, attention.

Marie Gillain : Les 20' belges. Donc, là il y a le centre de voile et de kayak.

Jérôme : Le yacht club.

Marie Gillain : Le yacht club ! Où nous avons pris le petit pédalo. La maison est un petit peu plus loin, je crois qu'elle est juste après celle-ci.

Jérôme : Il est là-bas au bout le Château ?

Marie Gillain : Le Château, oui, il est en face, donc il faut faire encore le tour, continuer.

Voilà, c'est ça, c'est pas mal. Il y a trois bâtiments différents. Il y a des arbres fruitiers.

Jérôme : De quoi mettre des hamacs.



Marie Gillain : La petite prairie avec l'herbe qui n'est pas tondu, la petite cabane, la petite barrière en bois.

Jérôme : C'est pas mal du tout.

Marie Gillain : J'achète.

Jérôme : Il leur faudrait un poney mais... Sympa.

Marie Gillain : Un poney ou un âne.

Jérôme : Ou un âne.

Marie Gillain : Moi, j'ai eu des ânes.

Jérôme : C'est vrai ?

Marie Gillain : Oui.

Jérôme : Ça fait du bruit.

Marie Gillain : Carotte et Fanny. Attention.

Jérôme : Oh !

Marie Gillain : Et Pim's. Nous avons trois ânes.

Jérôme : Faut aller leur demander s'ils vendent leur maison.

Marie Gillain : Oui. A mon avis... Ils ont l'air sur la paille. Ils ont l'air dans le besoin, on a l'impression que...

Jérôme : On a besoin de vendre là.

Marie Gillain : Le couteau sous la gorge. D'ailleurs, je crois qu'ils ont tous le couteau sous la gorge à Genval.

Jérôme : A Genval, tout le monde est dans la merde. C'est bien connu. Charleroi et Genval, c'est problématique.

Marie Gillain : C'est ça.

Jérôme : Les frères Dardenne tournent leur prochain film ici.

Marie Gillain : Oui. C'est ça. Ça les changerait bien.

Jérôme : C'est un cinéma qui vous plaît ça ? Attention, c'est comme dire qu'on n'aime pas Jacques Brel. Il faut faire attention.

Marie Gillain : Non. Moi, j'adore le cinéma des frères Dardenne, je l'ai toujours dit. Non, moi j'aime beaucoup leur cinéma.

Jérôme : Et le cinéma de Bouli Lanners ?

Marie Gillain : Ah j'adore !

Jérôme : Ah vous aimez bien les Dardenne mais vous adorez Bouli.

Marie Gillain : C'est –à-dire que j'aime beaucoup les frères Dardenne mais j'adore Bouli Lanners.

Jérôme : Moi aussi.

Marie Gillain : Parce que Bouli Lanners, il y a une dimension poétique. Et puis, il y a énormément d'humour. Il y a de l'humour - (*klaxon : Marie Gillain : Ah, c'est mon fiancé-là qui... Oui, il a pris la décapotable...je lui ai dit pourtant de prendre la Twingo mais...*) –

Jérôme : Il est agréable, hein !

Marie Gillain : Oui. Non, Bouli oui, « Eldorado », c'est...

Jérôme : C'est du grand bonheur, hein !

Marie Gillain : Oui. Oui, parce qu'il a vraiment le... c'est-à-dire qu'il a cette générosité qu'on aime quand même chez les Belges, c'est pas la peine de nous mettre tous dans le même panier



mais il y a quand même vraiment ça, il y a cette espèce de bonhomie, de générosité, et à la fois une fantaisie, une générosité, et puis une vraie mélancolie, des tripes... puis du désespoir aussi.

Jérôme : C'est exactement le mot que j'allais mettre. Il a le désespoir joyeux. Et ça, c'est quand même une belle leçon.

Marie Gillain : Oui.

Jérôme : Une très belle leçon.



Jérôme : Eh bien, vous voilà arrivée, je pense, au Château du Lac de Genval.

Marie Gillain : Oui.

Jérôme : Qui est ma foi un bel endroit.

Marie Gillain : C'est pas mal oui.

Jérôme : Vous habitez ici combien de jours ?

Marie Gillain : Jusqu'à jeudi matin. Donc, j'étais là pour le Festival de Bruxelles, avec le jury, dans cet endroit qui est quand même assez agréable. Vous voyez, on a regardé des films et puis, on fait du pédalo.

Jérôme : Dites-leur que je veux bien être dans le jury, l'année prochaine.

Marie Gillain : Oui, l'année prochaine. Mais il faut rentrer à la nage ou en vélo à Bruxelles. C'est un peu plus compliqué.

Jérôme : Je suis sportif. Ça ne se voit pas ? Je vous laisse partir, vous n'avez plus de contrat avec Lancôme, je vous laisse partir même sans le forfait.

Marie Gillain : C'est bon ? Vous êtes sympa, hein ! Merci.

